

LA PAROLE DE DIEU DANS L'ÉCRITURE ET DANS L'ÉVÉNEMENT

LE Credo proclame que l'Esprit Saint a parlé par les prophètes, et les chrétiens d'aujourd'hui répètent à satiété que Dieu leur parle par la vie, par les événements. Y aurait-il donc deux « paroles de Dieu » ? Ou serait-ce une manière déguisée de revenir aux « deux sources » de la Révélation ? Nous pressentons que l'intuition spirituelle de nos contemporains touche quelque chose de juste et de précieux pour la vie de l'Eglise. Mais comment nous en assurer, sinon en reconsidérant attentivement notre théologie de la Parole de Dieu ? Fort heureusement, le concile Vatican II nous a balisé la route dans la Constitution dogmatique *Dei Verbum*. Mais avant d'en projeter la lumière sur notre question, il convient de bien entendre la question elle-même : qu'est-ce que cet événement, dans lequel les croyants cherchent une parole de Dieu ? Quel type de parole et à quelles conditions ? Nous pourrions alors confronter cette expérience spirituelle avec la doctrine du Concile, afin d'en vérifier l'authenticité.

I. QU'EST-CE QUE L'ÉVÉNEMENT ?

Pour prévenir d'emblée toute méprise, nous précisons que nous ne partons pas ici d'une définition théorique, qui risque toujours d'être déficiente ; mais nous essaierons de décrire et de refléter la démarche spirituelle pratiquée par un nombre grandissant de croyants en toutes situations, fonctions ou états de vie.

Il est devenu courant, en effet, depuis quelques années,

de parler de spiritualité de l'événement. Ce langage révèle un souci d'existence chrétienne et d'annonce de l'Évangile en prise avec la vie. L'attention à l'événement et l'attention à la vie, c'est tout un. Avec cette nuance que le langage de l'événement souligne la dimension historique, dynamique, toujours neuve, inattendue même, de l'existence humaine. Il se passe quelque chose, il arrive quelque chose, et l'on est convaincu, dans la foi, que les événements ont un rapport secret à l'Événement par excellence qui est la venue du Royaume de Dieu.

Dans cette optique, la nature et la dimension extérieure du fait peuvent être extrêmement variables. « Une loi agricole, l'implantation d'un collège ou d'une usine, le marché commun ou l'O.T.A.N., tous les événements de la vie collective aussi bien que de la vie individuelle, invitent ceux qu'ils concernent à grandir dans le mystère que révéla Jésus¹. » On insiste même sur l'importance des petits événements, qui risquent de passer inaperçus et qui forment pourtant la trame de l'existence quotidienne et, à ce titre, intéressent de plus près ceux qui les vivent.

Derrière cette préoccupation de l'événement, même le moindre, s'affirme une double conviction de la foi chrétienne.

D'une part, il y a unité de l'œuvre créatrice et rédemptrice de Dieu : il n'y a pas une parcelle de la création et surtout pas un seul moment de l'histoire personnelle et collective de l'humanité qui puissent demeurer étrangers au dessein de salut de Dieu. « Tout est à vous... le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir. Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 21-23). « Dieu fait tout converger au bien de ceux qui l'aiment » (Rm 8, 28). C'est « dans le Christ », « par lui et pour lui », que tout a été créé (Col 1, 15-20).

D'autre part, l'authenticité de la relation à Dieu se vérifie et se réalise dans l'existence concrète : l'événement est le moyen par lequel Dieu atteint les personnes sans échappatoire, non pas de façon générale et abstraite, mais par un langage qui les touche dans leur chair, dans leur existence quotidienne et, par là, les met en demeure de réagir et de se situer vis-à-vis de son dessein. Déjà, le P. de Causade écrivait : « Nous ne sommes bien instruits que par les paroles que Dieu prononce exprès pour nous. » Tels

1. J. MOUSSÉ : *L'événement dans la pastorale*, dans *L'Union*, 10 janvier 1964, p. 3.

sont justement les événements. C'est sur les chemins de l'histoire que Dieu est venu, et qu'il vient toujours, à notre rencontre. C'est aussi par le biais de l'événement que nous sommes provoqués à nous situer et à nous juger devant lui.

Cette optique fondamentale nous permet de comprendre ce qui intéresse le regard du croyant contemporain dans les événements.

L'événement comme révélateur des personnes.

L'événement ne nous intéresse pas ici dans sa matérialité, en tant que fait neutre et brut, mais dans sa référence à l'homme. L'événement, ce n'est pas simplement ce qui arrive, c'est ce qui arrive à *l'homme* (Paul Barrau). Mieux encore, car cette formule risquerait d'être encore trop extérieure, c'est *ce qu'il advient de l'homme*. Certes, un accident de la route, un tremblement de terre concernent déjà des personnes et les atteignent dans leur santé, dans leur vie, dans leur avenir. Mais ils les atteignent aussi dans leur cœur. A plus forte raison, d'autres événements, où les responsabilités et les initiatives humaines sont beaucoup plus engagées. L'événement est considéré au niveau des réactions des personnes qu'il manifeste ou qu'il suscite. Même si, chez quelques-uns, ces réactions sont indifférence ou passivité, elles constituent une certaine manière d'être, de penser et de vivre, que l'événement a nécessairement dévoilée et qui ne peut être sans rapport avec l'Évangile, car dès qu'on touche à l'homme, à son cœur, à sa mentalité, l'Évangile est en jeu. Dans le regard spirituel et pastoral d'aujourd'hui, on peut dire que l'événement, quel qu'il soit, n'est jamais dissocié des personnes qui en sont les acteurs, les sujets, ou les témoins. L'événement est saisi comme un moment d'histoire humaine. Son importance est fonction du nombre de personnes qu'il concerne, du retentissement qu'il a sur leur comportement, des valeurs qu'il met en question.

L'événement comme phénomène de conscience collective.

L'événement peut être évidemment quelque chose de très circonscrit, qui n'intéresse qu'une personne ou un groupe limité de personnes ; même cet événement-là est en relation avec le dessein historique du salut de Dieu. Mais la révision

de vie nous a appris aussi à désenclaver les faits, même les plus petits, à en saisir toutes les imbrications, à repérer la multiplicité des personnes et des institutions qui sont en cause. Très vite, l'événement devient révélateur d'un réseau de comportements et de solidarités. Il n'est pas rare qu'une révision de vie qui a pris son point de départ dans un fait de vie ouvrière débouche sur le Tiers Monde. A travers l'événement qui s'est produit ici ou là, c'est toute l'humanité d'aujourd'hui qui se dévoile ; pas seulement des personnes juxtaposées, mais une communauté humaine, engagée dans le même destin historique, dans le même jeu de solidarités et marquée par les mêmes réactions spontanées. Si l'événement est ce qui arrive à l'homme, il faut penser la plupart du temps aujourd'hui à l'homme collectif, à l'humanité.

L'événement comme catalyseur de changement.

Rien de moins statique que l'événement. L'homme qu'il révèle, personnel et collectif, est toujours « en voie de développement ». L'expression ne vaut pas seulement pour les pays du Tiers Monde. Elle vaut pour toute fraction d'humanité, à toute époque de son histoire. La nôtre a plus nettement redécouvert « l'historicité » de l'homme : un être qui se projette toujours en avant de lui-même, qui se cherche toujours une issue vers l'avenir ; cet homme qu'a décrit saint Paul quand il s'est dépeint lui-même comme oubliant tout ce qui était en arrière et tendu de toutes ses forces en avant, pour tâcher de saisir celui par qui il avait été saisi, désireux de parvenir, si possible, à la résurrection des morts. L'événement pour le regard chrétien contemporain, c'est « l'homme-qui-devient » ; c'est un avènement ; c'est l'homme en tension vers l'eschatologie.

Dans cette course à l'avenir, il y a des moments critiques. Certains événements se présentent comme des ruptures d'équilibre, comme des chances et des symptômes d'un monde nouveau. La société paraissait s'être enlisée, contente d'elle-même, inconsciente de ses limites, ou incapable de les dépasser. Tout à coup, un événement, imprévisible aux regards inattentifs, fait éclater ces limites, fait sauter ces obstacles. N'est-ce pas quelque chose de ce genre que nous avons vécu dans la « Révolution de mai » ? L'homme dont

la croissance semblait s'être arrêtée se remet en marche, l'Exode recommence. L'espérance renaît.

A ce titre, l'événement n'est pas seulement un phénomène de conscience, il est une *prise* de conscience, il est un réveil. Il provoque un dépassement des préoccupations individuelles, pour conduire à une prise de conscience des problèmes d'ensemble et des problèmes de fond. Il oblige à s'arracher à la sécurité présente, qui était une fausse sécurité, pour se tourner résolument vers l'avenir. Il révèle des anomalies et des injustices auxquelles on n'avait pas pris garde. Il provoque des engagements. Il fait trouver trop petit le monde que l'on s'était fabriqué. Par-delà un désenchantement et une désillusion, il donne un nouveau goût de vivre et met en route vers une espérance meilleure, vers cette « cité dont Dieu lui-même est l'architecte et l'auteur » (He 11, 10).

Les « signes des temps ».

Les réflexions précédentes, en attirant notre attention sur l'existence de certains tournants historiques, décisifs pour l'avenir de l'humanité, nous acheminent à la compréhension de ce que le langage récent de l'Eglise nomme les « signes des temps ».

Ce langage n'est pas nouveau, il est emprunté à l'Évangile (Mt 16, 1-4). Il y désigne les événements caractéristiques du ministère de Jésus, en tant que ministère du Messie. La guérison des malades, la résurrection des morts, le pardon des pécheurs, le rassemblement des brebis dispersées et, par-dessus tout, l'évangélisation des « pauvres » : tels sont, dit Jésus, les signes clairs auxquels vous devriez reconnaître aussi sûrement l'avènement du Règne eschatologique de Dieu que vous excellez à reconnaître le temps qu'il fera à la couleur du ciel. L'expression « signes des temps » a donc, dans sa bouche, une portée nettement christologique et eschatologique. Ouvrez les yeux sur les événements, et comprenez que le Messie est là, en ma personne. A la différence des textes de genre apocalyptique, Jésus donne ici comme points de repère de la venue du Royaume, non pas des événements catastrophiques (calamités, fléaux, guerre), mais des événements de salut.

Jean XXIII et Paul VI, ainsi que la Constitution *Gaudium et Spes*, ont repris l'expression.

Jean XXIII a parlé des « signes des temps » dans un sens d'abord assez pessimiste, en désignant par là les maux de l'époque, l'affaiblissement de l'aspiration aux valeurs chez beaucoup d'hommes qui sont attirés par la facilité — ainsi dans la Bulle de convocation du Concile *Humanae salutis* du 25 décembre 1961 — puis dans un sens nettement positif : « Pour nous, nous aimons faire toute confiance au Sauveur qui nous exhorte à reconnaître les signes des temps ; nous distinguons au milieu de ces ténèbres épaisses de nombreux indices qui nous semblent annoncer des temps meilleurs pour l'Eglise et le genre humain. » Bien plus, dans l'encyclique *Pacem in terris*, il faisait un usage systématique de la démarche de lecture positive du monde d'aujourd'hui. Après chaque exposé théorique, il regardait le monde et discernait ce qui, en lui, va dans le sens de l'Évangile : la promotion des classes laborieuses, la promotion de la femme, la promotion des peuples naguère colonisés. A travers cette montée de conscience « les hommes s'ouvrent aux valeurs spirituelles, et comprennent ce qu'est la vérité, la justice, l'amour et la liberté ; ils se rendent compte qu'ils appartiennent à une société de cet ordre. Davantage, ils sont portés à mieux connaître le Dieu véritable, transcendant et personnel. Alors, leurs rapports avec Dieu leur apparaissent comme le fond même de leur vie, de la vie intime vécue au secret de l'âme et de celle qu'ils mènent en communauté avec les autres » (*Pacem in terris*, n° 45).

Paul VI, dans *Ecclesiam suam*, trouve dans les mutations de notre temps l'occasion d'un renouveau de l'Eglise ; l'idéal n'est pas d'éviter le rapprochement avec le tour de pensée et les manières de faire ayant cours dans notre temps. Il faut stimuler dans l'Eglise la vitalité toujours renaissante, l'attention constamment éveillée aux « signes du temps » et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache « vérifier toute chose et retenir ce qui est bon (1 Th 5, 21) en tout temps et en toute circonstance » (n° 52).

Gaudium et spes fait un devoir à l'Eglise, « à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques.

Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique » (n° 4). Ce discernement est l'œuvre de tout le peuple de Dieu « mû par la foi, conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers... Dans les événements, dans les exigences et les requêtes de notre temps, auxquels il participe avec les autres hommes, il s'efforce de discerner quels sont les signes véritables de la présence et du dessein de Dieu. La foi, en effet, éclaire toutes choses d'une lumière nouvelle et nous fait connaître la volonté divine sur la vocation intégrale de l'homme, orientant ainsi l'Esprit vers des solutions pleinement humaines » (n° 11).

De fait, le Concile lui-même s'est essayé à cette lecture du monde moderne par rapport au dessein de Dieu et à l'homme parfait Jésus Christ : au terme de chacune de ses analyses sur la personne, la communauté et l'activité humaines, il cherche à manifester la cohérence de l'existence humaine la plus authentique avec le Christ ressuscité.

Ce langage conciliaire a pu donner l'impression de ne pas respecter suffisamment le sens messianique et eschatologique de l'expression évangélique « signes des temps ». Il y aurait un risque en effet à ne chercher dans la conjoncture présente que des manifestations ou des chances d'un humanisme chrétien, conçu de manière plus ou moins intemporelle. En réalité, telle n'est pas la pensée du Concile. C'est bien par rapport au Christ qui vient dans l'humanité, par le don de son Esprit, depuis la Pentecôte jusqu'à la Parousie, que l'Eglise s'efforce de discerner les signes des temps. C'est bien la venue du Royaume qu'elle y contemple déjà, sans manquer par ailleurs de lucidité sur les ombres et les oppositions.

On pourrait croire aussi que nous sommes loin des « événements », et davantage en présence de situations globales, de mouvements généraux de la civilisation. Mais c'est justement à repérer ces lames de fond que doit nous conduire l'attention aux événements, si nous voulons les percevoir dans toute leur densité humaine, et par là même saisir leur relation au Royaume de Dieu. Il y a précisément des événements qui, plus que d'autres, sont des symptômes et qui prennent valeur de symboles, mobilisant les engagements, favorisant les prises de conscience, faisant émerger un nouveau type d'humanité. Le P. Chenu

donnait comme exemple la prise de la Bastille ou la conférence de Bandoeng. Depuis mai 1968, nous n'avons pas besoin de chercher si loin dans le temps ou dans l'espace.

La dimension anthropologique de l'événement.

Dans cette perspective, l'événement n'est pas seulement l'occasion de démarches spirituelles personnelles. Mais il est signe de croissance de l'humanité dans l'ouverture au Royaume. Si l'homme est *capax Dei*, il ne faut pas oublier que cette ouverture ne joue pas seulement sur le plan de chacune des personnes, mais aussi sur le plan collectif et sur le plan d'une nature humaine développée (Chenu). L'événement intéresse alors comme révélateur de l'homme en croissance. Pas seulement des personnes prises individuellement, mais de l'humanité prise collectivement. Un nouveau type d'homme émerge dans l'histoire, en recul peut-être sur certains plans, en avance certainement sur d'autres. Ainsi Mgr Marty, à propos des événements de mai, disait que la société allait vers « un nouveau type de relations humaines ».

En résumé, « l'événement » dont il est sans cesse question quand on parle de « spiritualité de l'événement », de « pastorale de l'événement », doit être compris dans sa *dimension anthropologique*. C'est l'homme qui intéresse dans l'événement : l'homme dans sa dimension personnelle, sommé de s'engager et de se décider sur les chemins de son existence historique ; l'homme dans sa dimension collective et sa solidarité mondiale, marqué par la mentalité de son époque, qui comporte à la fois des chances et des limites par rapport à l'Évangile ; l'homme dans son « historicité », comme un être en croissance vers l'homme parfait Jésus Christ.

C'est surtout par ce biais anthropologique que l'événement apparaît aux croyants contemporains comme « parole de Dieu ». Nous aurons à préciser maintenant en quel sens. Mais nous devinons déjà que ce n'est plus tout à fait dans le sens de certains auteurs des 17^e-18^e siècles (saint François de Sales, Pascal, le P. de Caussade). Leur optique était principalement individuelle, assez passive, et providentialiste. Préoccupés de stimuler la docilité à la volonté divine, essence de toute perfection, ils insistaient sur ce « donné » qui ne dépend pas de nous et qui n'en manifeste

que plus clairement l'intention du Dieu maître de l'histoire : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il faudrait leur obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. Les événements sont les maîtres que Dieu nous donne de sa main », disait Pascal.

Le P. de Caussade, en des termes souvent lyriques, parle « du sacrement du moment présent ». « Il n'y a aucun moment, où Dieu ne se présente sous l'aspect de quelque peine, de quelque consolation ou de quelque devoir. » Si nous en étions conscients, « à chaque chose, nous dirions : c'est le Seigneur ». Il compare la venue de Dieu à travers les événements aux apparitions et disparitions du Christ ressuscité, qui ne se manifeste d'ailleurs qu'aux humbles et aux croyants.

Il ne serait pas difficile de trouver à ces formules une saveur actuelle et de voir en lui un précurseur de la spiritualité moderne. Mais il est nécessaire de noter que le climat spirituel a changé depuis le 18^e siècle. Notre optique n'est plus, disons n'est plus seulement ni d'abord, de nous soumettre à l'événement, mais de le lire dans la foi comme un signe de l'avènement du Royaume et de nous y engager comme collaborateurs de l'action divine ; elle n'est plus d'abord la préoccupation de notre perfection personnelle, mais le souci de l'avènement du Royaume dans les autres et dans le monde. La Parole de Dieu qu'il nous adresse est plus théologique que morale. Elle se résumerait assez bien dans le message kérygmaticque de Jésus : « Les temps sont accomplis, le Royaume de Dieu est tout proche : convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1, 15).

II. LES ÉVÉNEMENTS, PAROLE DE DIEU

Un sondage dans la littérature spirituelle et pastorale récente, spécialement celle qui concerne la révision de vie², montre quel type de parole de Dieu est recherché dans l'événement, par quelles médiations ou à quelles conditions et, parfois, sur quels fondements théologiques. Cette manière de procéder a l'avantage d'éviter une construction

2. Les textes cités dans les pages qui suivent sont empruntés à l'ouvrage de P. BONDUELLE : *La révision de vie*, Ed. du Cerf, 1965.

théorique et de se baser sur la perception spirituelle du Peuple de Dieu. Il suffira sans doute de l'éclairer en la situant, si possible, dans l'ensemble de la Tradition et, éventuellement, de la nuancer.

Quel est le type de « Parole de Dieu » recherché dans l'événement ?

Les appels de Dieu.

C'est le thème qui revient le plus souvent. Voici quelques expressions caractéristiques :

— « saisir l'appel que par cet événement Dieu nous adresse » ;

— « rechercher la volonté de Dieu qui parle par la vie et qui par elle nous dit ce qu'il attend de nous pour l'extension de son Royaume » ;

— « découvrir les appels que nous lance à chaque instant le Christ ressuscité vivant parmi les hommes » ;

— « chercher les appels du Seigneur, ce que le Christ attend de tel ou tel gars de la classe, et le plan de Dieu sur la classe » ;

— « découvrir le Seigneur bâtissant son Royaume, sollicitant notre collaboration, nous appelant à l'action » ;

— « entendre les appels du Seigneur à la conversion personnelle, à l'action apostolique, à l'engagement » ;

— « je dois discerner l'appel que le Seigneur m'adresse personnellement » ;

— « chaque événement auquel nous sommes mêlés contient pour nous un message de sa part qu'il nous faut apprendre à lire. A travers les réalités humaines que nous vivons, il nous appelle, nous sollicite, attend notre réponse » ;

— « faire entendre la voix du Christ en plein événement dans les questions que se posent les hommes et qui les amènent à reconsidérer leurs attitudes de cœur et à transformer le monde dans l'Esprit de Dieu ».

La conviction qui s'exprime ici couramment, c'est donc que, par les événements, Dieu, plus précisément « le Christ ressuscité vivant parmi les hommes », nous interpelle. Cet appel est personnel : c'est à chacun de l'entendre. Mais il s'adresse aussi à un groupe, à la communauté, à l'Eglise tout entière en certains cas ; une rédaction du schéma XIII

ne disait-elle pas que « l'Eglise scrute les signes des temps ; le temps est en effet un signe et une voix pour l'Eglise et pour les hommes ». C'est un appel à l'action pour le Royaume. Nous ne sommes aucunement dans une perspective moralisante, que l'on prend soin d'ailleurs expressément de récuser. Car, sous-jacentes à l'appel, il y a d'abord la présence et l'action de Dieu lui-même qui ont été reconnues, et qui invitent ceux qui en sont les témoins à y collaborer. Ce message dit « la volonté de Dieu », mais pas à la manière d'un « commandement » ni à la manière « providentielle » des auteurs des 17^e-18^e siècles (l'événement auquel il faut se soumettre comme critère clair de la volonté de Dieu). Il dit cette volonté en manifestant en acte et en marche le dessein historique du salut de Dieu. Cette volonté prend chair et sang sous les yeux du croyant. Et cette réalisation — ou dans certains cas, l'espérance de cette réalisation, ou même seulement le besoin ressenti de ce salut — porte une invitation, adresse une sollicitation. C'est l'appel du Dieu vivant, qui veut avoir des partenaires dans l'extension de son Royaume. Il attend quelque chose de nous. Par l'événement, il nous fait signe de nous associer à son œuvre. « Il s'agit pour chacun de déchiffrer les signes d'un amour qui l'invite à livrer sa vie pour la justice, la vérité, la liberté, la charité³. »

Ce type de « parole de Dieu » est tout à fait classique au regard de la tradition, tout spécialement dans son expression biblique. Ce que le Seigneur dit à son Peuple, c'est en effet une « vocation », un appel à être un véritable partenaire de son œuvre dans le monde. Si la Parole de Dieu est « loi », *torah* (directive), c'est à l'intérieur d'une loi fondamentale, qui est la vocation de ce Peuple sans cesse renouvelée par les appels des prophètes, au cœur des événements de l'histoire du salut : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

L'Epiphanie du Seigneur.

Moins proche, littérairement parlant, du thème de la « Parole de Dieu », mais apparenté cependant par le biais de l'idée de révélation, nous rencontrons fréquemment aussi le thème de l'événement comme manifestation du Seigneur. Non seulement on y entend ses appels. Mais aussi *et d'abord*,

3. J. MOUSSÉ : *L'événement dans la pastorale*, dans *L'Union*, 10 janvier 1964, p. 3.

on y voit sa présence, son action ; on y contemple son mystère. C'est même pour cela, avons-nous dit, que l'on y discerne ses appels.

Il s'agit, dit-on, de « découvrir la dimension spirituelle de l'action, invisible au premier regard et qui se révèle peu à peu. Cette dimension est une présence, celle du Seigneur bâtissant son Royaume » ; de « saisir Dieu présent et agissant dans le monde, toujours en travail de rédemption » ; de « découvrir l'avancée des valeurs évangéliques » ; de « voir comment le Seigneur se manifeste dans les faits, les personnes, les communautés ». Sous une forme plus biblique, d'autres disent : « rechercher comment passe dans notre vie le Mystère de Dieu, c'est-à-dire son bienveillant dessein de ramener toutes choses sous un seul Chef, et de réconcilier par lui tous les êtres pour lui ». Nous sommes ici en plein « théologal ».

Certes, on emploie peu ici le terme de « Parole de Dieu ». Mais l'idée est sous-jacente. C'est peut-être même d'abord à cela que l'on pense, quand on dit que l'événement est « Parole de Dieu ». C'est Dieu lui-même qui se révèle, se dit et se communique, à travers l'action de salut qu'il réalise pour nous et avec nous. Nous sommes en plein dans l'optique de la Constitution conciliaire sur « la Parole de Dieu ». Nous sommes encore dans la ligne de la tradition biblique. Si la Parole est « loi », elle est aussi et d'abord « révélation » et « promesse ». Ce que le Seigneur accomplit aujourd'hui dans l'histoire est révélateur de sa personne, de sa fidélité, de sa puissance, de sa sainteté : l'Événement biblique est « théophanie ». C'est également gage et promesse d'accomplissement eschatologique et, par ce biais, encouragement à la fidélité : « Celui qui a commencé en vous cette œuvre excellente en poursuivra l'accomplissement jusqu'au Jour du Christ Jésus » (Ph 1, 6).

Il y a par contre un aspect majeur de « l'événement » en langage biblique, et que l'on retrouve fort peu souligné dans la littérature pastorale contemporaine : c'est l'événement, en tant qu'il est jugement. Les « visites » de Dieu dans l'histoire, « les jours du Seigneur », et surtout le « Jour » par excellence, sont inséparablement jugement et salut. Le quatrième Évangile a mis cela en haut relief au sujet de la croix du Christ, comme de tout « l'événement Jésus Christ ». Au regard de la théologie johannique, c'est l'histoire humaine tout entière qui est le théâtre de l'affrontement entre les ténèbres et la lumière.

Les médiations de cette écoute et de ce regard.

Le relais anthropologique.

L'itinéraire « classique », en révision de vie, pour reconnaître le Seigneur à l'action et entendre ses appels, est l'attention aux personnes : à leurs réactions, à leurs engagements, à leur mentalité, aux valeurs et aux aspirations qui s'y font jour, comme aussi aux déficiences, au péché et au besoin de salut. Le fait de vie est « l'occasion de découvrir la mentalité des hommes et des femmes qui nous entourent, de saisir les richesses que le Seigneur a mises en eux ». Il faut « dépasser les éléments purement matériels pour découvrir les buts poursuivis, les valeurs contenues dans l'action » ; « découvrir toutes les aspirations d'un peuple vers un absolu défini ou indéfini, vers un idéal de justice et de charité ». On énumère parfois certains signes qui révèlent la présence du Royaume de Dieu : « unité, amour, justice, espérance ».

Bref, l'événement ne livre son sens pour Dieu, qu'à la condition d'être regardé du point de vue des personnes qui le vivent, de l'homme qui s'y dévoile. Pour être parole de Dieu, l'événement doit apparaître d'abord comme parole *sur* l'homme et parole *de* l'homme se disant lui-même dans son engagement, son action, son « projet ». Bien mieux, le croyant contemporain est sûr de pouvoir rencontrer le Seigneur en tout homme, en toute collectivité humaine, en toute forme d'existence humaine, en tout « projet » dans lequel l'humanité tend à se réaliser authentiquement : Dieu au cœur du profane et pas seulement dans le périmètre du sanctuaire. L'Esprit du Seigneur remplit l'univers, c'est-à-dire l'univers humain, l'univers des consciences et des libertés, l'univers des institutions et des structures que se donne l'humanité pour réaliser ses aspirations au mieux-être, à la justice, à la communion, à la responsabilité. « C'est dans l'épaisseur des réalités tout entières naturelles que Dieu semble bien faire passer une bonne part de sa grâce. Que notre regard et notre geste aillent (en ce monde) jusqu'au plus épais de cet emmêlement du ciel et de la terre, pour percevoir, inconscient presque toujours authentique, l'appel qu'il lance » (Ranquet).

Le chemin ainsi ouvert à notre écoute de Dieu n'est pas absolument inédit. Il suit une piste biblique de première importance. Dieu interdit à son Peuple de se fabriquer de

lui quelque image que ce soit à partir des éléments de la création, car il s'est formé lui-même une image en ce monde : l'homme (Gn 1, 26). Avec cette précision toutefois, que l'homme n'est image de Dieu que parce qu'il est en croissance vers Jésus Christ. C'est le Christ ressuscité, le Nouvel Adam, l'Homme définitif qui est « l'image de Dieu », « le resplendissement de sa gloire, l'effigie de sa propre substance » (2 Co 4, 4 ; He 1, 3). C'est en lui que le Père nous a tout dit de lui-même et de son dessein. Mais pour être entendu et compris, ce Christ qui est la Parole définitive du Père ne doit pas être coupé de son enracinement humain. C'est comme achèvement, surnaturel, sans aucun doute, mais achèvement véritable, du projet esquissé dans la création de l'homme, que le Christ nous est présenté comme la révélation du dessein de salut de Dieu, et de Dieu lui-même à travers cette action de salut.

La perspective globale paraît donc juste. Elle appelle seulement des précisions et des compléments.

Le Christ ne sort pas tel quel du développement de l'homme. Il est le don de Dieu. Il est l'envoyé du Père. On ne découvrira jamais la révélation de la Trinité, de l'Incarnation, de la Croix et de la Résurrection, de la venue de l'Esprit Saint et de l'Eglise, Corps du Christ, en se contentant d'analyser l'expérience humaine. La foi s'atteste, elle ne se démontre pas. Mais il est bien vrai que c'est à *l'homme* que Dieu se dit et se donne dans le Christ ; que cette Parole est une bonne nouvelle *pour l'homme*, que ce don est le salut *de l'homme*. C'est pourquoi, pour le chrétien qui connaît déjà le dessein de Dieu, qui perçoit l'unité de son œuvre créatrice et rédemptrice ainsi que la cohérence profonde de la nature et de la grâce, toute croissance humaine sera perçue comme un signe en acte de la volonté de Dieu, qui ne suscite cette montée de l'homme qu'en vue de Jésus Christ.

Son regard ne pourra s'arrêter sur un progrès tout humain : il sera porté à voir d'emblée le terme messianique de cette croissance. Il se sentira appelé à l'espérance et à l'humble coopération de sa charité. Pour le non-croyant lui-même, cette aspiration qu'il ressent, en lui et autour de lui, vers plus de vérité, de justice, de communion, de responsabilité, de liberté, est effectivement un appel de Dieu en Jésus Christ ; qu'il ne puisse encore nommer l'auteur de cet appel, ne l'empêche ni ne le dispense de l'entendre.

Il serait même impossible que Dieu se dise à aucun

homme en Jésus Christ si, préalablement ou en même temps, cet homme ne s'expérimentait comme étant lui-même un être ouvert à ces valeurs. De fait, la pédagogie de Dieu à l'égard de son Peuple a consisté à les lui faire expérimenter comme des exigences fondamentales d'existence humaine authentique, et à l'amener à reconnaître qu'il ne pourrait les réaliser qu'en Jésus Christ. Le dessin de la Bible est le suivant : l'humanité, Israël, le Christ ; Israël accomplit la vocation de l'humanité ; le Christ accomplit la vocation d'Israël.

Ce n'est pas dans des valeurs abstraites que le Seigneur est présent et agissant, c'est dans les personnes et les groupes qui vivent selon ces valeurs. Et encore ne suffit-il pas que ces valeurs soient réellement vécues, pour qu'il y ait authentiquement une vie de « fils de Dieu ». Tout dépend du sens dernier qui est effectivement donné par chaque personne à l'existence selon ces valeurs. Dans le dessein de Dieu, elles ont certainement un chemin et une ouverture vers le Royaume. Dans le concret, Dieu seul sait si cette ouverture est effectivement utilisée. Etant donné, cependant, la volonté universelle de salut de Dieu et l'affirmation scripturaire que « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé », nous sommes fondés à espérer que le triomphe de l'amour de Dieu est plus grand que nous n'oserions l'imaginer. « Puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (*Gaudium et spes*, n° 22, § 5).

« *Perplexae sunt duae civitates* », dit saint Augustin ; l'homme que nous révèlent les événements n'est jamais l'homme sans péché. On peut s'insurger, parfois à juste titre, contre une lecture faussement optimiste des événements, comme si l'histoire du salut elle-même n'était pas, tout au long, l'histoire du péché de l'homme en conflit avec les appels de Dieu. Le regard même du croyant n'est pas sans quelque ténèbre. Aussi, nous aurons toujours besoin du miroir de l'Écriture et de la purification du regard par l'Esprit du Christ, pour discerner dans l'événement ce qui va dans le sens du dessein de Dieu et ce qui lui est opposé. Toutes les voix du monde ne sont pas le pur écho de la Parole de Dieu⁴.

4. *Gaudium et spes*, n° 11 § 2.

La lumière de la foi.

Dieu est au cœur du profane, mais ce n'est pas le regard du « profane » qui le saisit. Il faut être initié par la foi à cette lecture de l'histoire et du monde, pour entendre sa Parole et voir sa présence dans les événements. Les familiers de la révision de vie insistent sur la qualité du regard. Il ne s'agit essentiellement ni d'observation psychologique, ni d'analyse sociologique ; encore que ce « voir » humain soit indispensable pour ne pas télescoper la démarche et ne pas introduire artificiellement le surnaturel là où il n'est pas. Mais si l'on en reste à ce regard humain, l'on ne rencontrera pas le Seigneur lui-même. Il faut regarder le monde dans une lumière supérieure, celle de la foi. On remarquera dans le texte conciliaire, qui invite le peuple de Dieu à la lecture des signes des temps, que l'on a pris soin de qualifier ce peuple de Dieu habilité à faire cette lecture ; c'est un peuple « mû par la foi, conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers » (*Gaudium et spes*, n° 11, § 1). Il faut être « spirituel » pour saisir l'Esprit à l'œuvre dans le monde.

Pour reconnaître le Christ, il faut d'abord le connaître. La connaissance de l'Évangile est indispensable pour qui veut l'entendre dans les événements. Il ne saurait donc être question de présenter « les événements », « la vie », comme un lieu d'écoute de la Parole de Dieu qui se suffirait à lui-même. L'événement, si l'on veut, est le haut-parleur qui fait retentir plus près de nous, à notre portée, les appels du Seigneur et la bonne nouvelle de la venue du Royaume proférés dans l'Évangile. Mais cette faculté d'écoute, chacun la porte en soi à la mesure de sa familiarité avec l'Évangile et de sa docilité à l'Esprit du Christ. Les contemporains de Jésus voyaient ses actions, entendaient ses paroles, et pourtant tous n'étaient pas capables d'entendre en lui la Parole de Dieu, pour cette raison qu'elle n'habitait pas d'abord en eux (Jn 5, 38).

Il n'y a donc pas à craindre que le souci d'écouter la Parole de Dieu à partir de la vie dispense les croyants de l'approfondissement de la connaissance du Christ à partir de l'Évangile. Il y a entre les événements d'aujourd'hui et la Parole de Dieu consignée dans les Écritures un rapport analogue à celui qui existe entre les faits de révélation proprement dite (par exemple, la sortie d'Égypte, le retour de l'Exil, le ministère de Jésus) et les paroles des prophètes

ou du Seigneur qui en éclairent le sens. L'événement donne chair et sang à la Parole de Dieu, mais c'est le message inspiré qui seul dit clairement le sens à donner à l'événement. De même, seule l'histoire du salut, consignée dans l'Écriture, donne clairement le « sens-pour-Dieu » de l'ensemble de l'histoire humaine, dont elle est en quelque sorte le sacrement.

A ce point de notre réflexion, nous pouvons déjà situer l'une par rapport à l'autre la lecture de l'Évangile et la lecture du monde. Elles ne sont pas deux lectures successives et juxtaposées, que chacun pourrait choisir à sa guise, mais elles sont intérieures l'une à l'autre. Les Écritures révèlent au monde ce qu'il vit et la source de ce qu'il vit. Quant à l'histoire personnelle et collective de l'humanité, elle dévoile toute l'ampleur du mystère du Christ annoncé par les Écritures : « Le Christ parmi vous, les nations, espérance de la gloire » (Col 1, 27). C'est *dans l'Église* que les puissances célestes, dit saint Paul, contemplant « la sagesse infinie en ressources déployée par Dieu en ce dessein éternel qu'il a conçu dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Ep 3, 10-11). Ce que saint Paul disait de l'Église, nous pouvons l'étendre aussi sans crainte à toute l'humanité travaillée par l'Esprit du Christ ressuscité. C'est là que se vérifient la puissance et l'authenticité de l'Évangile (2 Co 3, 2-3).

Certes, comme le dit la Constitution *Dei Verbum*, la Révélation est achevée dans le Christ, et « aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus Christ » (n° 4). Mais ce qui a été révélé dans le Christ est tellement riche que l'histoire humaine tout entière ne suffira pas à en déployer « les insondables richesses ». Et cette histoire est providentiellement nécessaire à la plénitude de cette manifestation. Je ne connaîtrais pas le sens dernier du monde et de l'homme, si je ne connaissais le Christ. Mais je ne connaîtrais pas non plus le Christ si je ne connaissais pas l'homme qu'il est venu assumer, sauver, transfigurer. La connaissance de l'homme fait partie intégrante de la connaissance du Christ. Or cet homme ne se dévoile à son tour que dans ses diverses réalisations historiques. Par ce biais, les événements et les « signes des temps » où l'homme se dévoile, deviennent une voie d'approche du mystère du Christ, le Fils de l'Homme, c'est-à-dire l'Homme par excellence, solidaire et responsable de tout homme ; achèvement

filial et divin de toute manifestation authentique d'humanité.

Pour résumer le chemin parcouru jusqu'ici, nous pourrions dire que l'événement est « Parole de Dieu » :

1° *en tant que porteur d'un appel à la conversion et à l'action*, ce qui suppose une compréhension « personnaliste » de la création et de l'histoire : nous sommes dans un monde de « signes » ; le Seigneur nous fait signe à travers chacune de ses créatures et chacun des événements ;

2° *en tant que révélateur de la présence et de l'action de salut du Seigneur*, ce qui suppose que l'histoire du salut est coextensive à toute l'histoire humaine, depuis la création jusqu'à la Parousie. « Mon père travaille sans cesse et moi aussi je travaille » (Jn 5, 17) ;

3° *en tant que lieu de dévoilement de l'homme*, et à ce titre donnant une prise nouvelle à notre connaissance du mystère du Christ, comme aussi à notre manière de l'annoncer. Ici, l'événement est moins directement « parole de Dieu » que moyen de compréhension et d'accueil de cette parole. Ce point de vue a été pris en compte par Paul VI lui-même dans le discours du 7 décembre 1965 : « Si nous nous rappelons qu'à travers le visage de tout homme — spécialement lorsque les souffrances et les larmes l'ont rendu plus transparent — nous pouvons reconnaître le visage du Christ, le Fils de l'Homme, et si, sur le visage du Christ, nous pouvons et devons reconnaître le visage du Père céleste — « Qui me voit », dit Jésus, « voit aussi le Père » (Jn 14, 9) — notre humanisme devient christianisme et notre christianisme se fait théocentrique, si bien que nous pouvons également affirmer : pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme ».

Mais déjà nous nous sommes aperçus que les signes que le Seigneur nous fait à travers l'événement ne sont pleinement perceptibles dans toute leur signification que dans la lumière de la foi nourrie de la connaissance des Ecritures. C'est ce point qu'il nous reste à explorer un peu plus profondément. Quel rapport y a-t-il entre la Parole de Dieu entendue au cœur des événements et la Parole de Dieu contenue dans les Ecritures ?

III. L'ÉVÉNEMENT ET LES ÉCRITURES

Seule une authentique théologie de la Parole de Dieu peut unifier de l'intérieur ce qui, sans elle, resterait disparate ou simplement juxtaposé. Or la Constitution conciliaire *Dei Verbum* nous a mis sur la voie en s'attachant à cette évidence toute simple que la Révélation s'est accomplie dans le ministère et la personne même de Jésus. « Le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14). De ce fait, la Parole de Dieu se trouve arrachée à une conception trop notionnelle, pour redevenir plus événementielle et plus personnelle. Ce n'est pas d'abord des mots, mais quelqu'un, qui se dit en agissant et en communiquant sa vie. Ensuite la Parole de Dieu a été comme désenclavée : elle s'étend aussi loin que l'influence illuminatrice du Verbe de Dieu, sans jamais sortir du centre d'attraction et de récapitulation qu'est le Verbe incarné et finalement le Christ ressuscité. Cette théologie de la Parole de Dieu nous permet de comprendre l'importance de l'événement dans l'économie de la Révélation divine, comme elle nous invite aussi à référer sans cesse notre lecture de l'histoire à l'événement pascal qui en est le centre.

Une révélation en actes et en paroles.

S'il est vrai que « celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu » (Jn 3, 34), ces paroles ne font en définitive que commenter le sens de cet envoi et dire la qualité de cet Envoyé. Ses paroles sont toutes relatives à la Parole incarnée qu'il est en personne. Dieu nous a parlé « par son Fils » (He 1, 2) : cela ne signifie pas seulement qu'il nous a parlé par les paroles de Jésus, mais que Jésus, son Fils, est en lui-même la Parole vivante que le Père nous adresse. « C'est donc lui — le voir, c'est voir le Père (cf. Jn 14, 9) — qui, par toute sa présence et par la manifestation qu'il fait de lui-même par paroles et par œuvres, par signes et miracles, et plus particulièrement par sa mort et sa résurrection glorieuse d'entre les morts, par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité, achève en la complétant la révélation, et la confirme encore en attestant divinement que Dieu lui-même est avec nous pour nous arracher aux ténèbres du

péché et de la mort et nous ressusciter pour la vie éternelle » (*Dei Verbum*, n° 4).

Ce qui se vérifie au maximum en la personne de Jésus est une loi de toute l'économie de la Révélation, économie dans laquelle les événements et les personnes tiennent un rôle indispensable et même, en un certain sens, prioritaire : le Seigneur ne parle pas sans agir, sa Parole est efficace (cf. Is 55, 10-11) ; bien plutôt il agit, il crée, il sauve, il ressuscite, et la parole qu'il met dans la bouche de ses envoyés est le commentaire de ce qu'il fait pour nous, avec nous et par nous. « L'économie de cette révélation se réalise par des gestes et des paroles intimement connexes, si bien que les œuvres accomplies par Dieu dans l'histoire du salut manifestent et confirment la doctrine et les réalités comprises dans les paroles, alors que les paroles publient les œuvres et éclairent le mystère contenu en elles » (*Dei Verbum*, n° 2).

C'est que « la doctrine » ne consiste pas d'abord dans quelques vérités abstraites et intemporelles, fussent-elles d'ordre moral et religieux, mais dans la révélation du « mystère caché en Dieu depuis les siècles » (Ep 3, 5). C'est le mystère du dessein de salut de Dieu qui se réalise dans l'histoire ; et c'est au cœur de cette histoire du salut que Dieu lui-même laisse transparaître son visage et révèle son Nom. « Il-était-Il-est-et-Il-vient » : c'est le meilleur commentaire que l'Apocalypse ait trouvé du nom divin révélé à Moïse : « Je suis qui je suis » (Ex 3, 14), car c'est sur les chemins de l'histoire du salut, dans le dynamisme qui conduit de la création à la Parousie, que le Seigneur se dit à son Peuple. Il ne veut pas être enfermé dans des catégories et des notions. Il se livre dans son action, bien mieux, dans sa Passion : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous connaîtrez que Je Suis » (Jn 8, 28).

C'est ce contenu de la Révélation qui explique l'importance de « l'événement » comme « parole de Dieu ». Ce n'est pas pure coïncidence ni simple fait culturel, si le même mot biblique, en hébreu puis en grec, signifie « événement » et « parole ». Quand Luc écrit que « Marie conservait avec soin toutes ces 'paroles' et les méditait en son cœur » (Lc 2, 19), il s'agit en réalité des événements et des circonstances qui ont accompagné la naissance de Jésus. Mais ces événements sont aussi des « paroles », des signes dans lesquels s'exprime la révélation divine. Mais il est vrai aussi que les événements ne sont pleinement « parlants » que

dans la réflexion et la méditation de la foi. C'est pourquoi intervient toujours aussi le commentaire des prophètes ou des autres inspirés pour en dégager le sens.

Dans l'histoire d'Israël.

Nous pouvons vérifier sans peine ce va-et-vient constant dans l'économie de la Révélation entre l'événement et la parole.

Les prophètes n'annoncent la parole de Dieu qu'en relation étroite avec l'histoire d'Israël dont ils sont les contemporains, les témoins et les acteurs. Certes ils trouvent dans leur foi traditionnelle la lumière nécessaire pour comprendre ce qui arrive à Israël en leur temps. Mais ce qui arrive à Israël enrichit aussi le contenu de leur foi, en dévoilant plus clairement certains aspects du dessein de Dieu : son exigence de sainteté et de justice, sa fidélité inébranlable à son peuple, le rôle indispensable de la grâce de Dieu pour guérir « le cœur pervers », le besoin d'une nouvelle Alliance, l'universalisme du salut, etc.

Le Concile a bien exprimé cette corrélation nécessaire de l'événement et de la lumière prophétique, comme aussi la richesse inépuisable de révélation enfermée dans cette histoire du salut : « Dieu se révéla en paroles et en actes au peuple de son choix, comme l'unique Dieu vivant et véritable. De ce fait, Israël fit l'expérience des chemins de Dieu vers les hommes et, Dieu lui-même parlant par les prophètes, il en acquit une intelligence de jour en jour plus profonde et plus claire, et en porta un témoignage grandissant devant les nations » (*Dei Verbum*, n° 14).

Quand nous arrivons au temps de l'Évangile, il n'en va pas autrement. Nous l'avons déjà dit à propos de Jésus lui-même. C'est aussi clair pour le message apostolique. Les Apôtres ne peuvent strictement rien annoncer sans l'événement pascal (1 Co 15, 1-11). Les événements s'éclairent les uns par les autres : le ministère de Jésus par l'événement pascal, l'événement pascal par la Pentecôte ou par les actions de salut qui s'accomplissent par les mains des Apôtres (qu'on relise de ce point de vue Ac 1-5). Toutefois les disciples de Jésus ne sont pas dispensés de confronter ces événements avec les Écritures pour constater qu'ils s'accordent bien avec les mœurs de Dieu manifestées tout au long de l'histoire sainte. Cette référence est si nécessaire à l'intelligence de l'événement pascal lui-même, qu'elle est

inscrite dans l'une des plus anciennes formulations de foi de l'Eglise apostolique (1 Co 15, 3 b-5). Mais l'on s'aperçoit aussi que l'événement du Christ illumine en retour les annonces prophétiques : « Le corps entier des anciennes Ecritures ouvrait son cœur devant les Apôtres étonnés et joyeux ⁵. »

Dans l'histoire présente.

Si telle fut l'économie constante de la Révélation, ne faut-il pas nous attendre à ce que la Parole de Dieu nous atteigne encore aujourd'hui par la même démarche conjuguée d'événements et de paroles ? En ce qui concerne les paroles, nous savons qu'il s'agit de textes inspirés, mais à condition de ne jamais les entendre isolément de la Tradition vivante de l'Eglise au sein de laquelle ils sont nés. Par ce biais apparaît à nouveau le rôle de l'événement, pris au moins dans son sens large : « la pratique et la vie de l'Eglise qui croit et qui prie » (*Dei Verbum*, n° 8). C'est même grâce à ce contexte vivant que la Parole de Dieu demeure toujours actuelle. Elle ne se réduit pas à un texte, à une « lettre ». Elle est une parole vivante, actuellement proférée, entendue, comprise et opérante grâce à l'Esprit Saint qui ouvre le cœur. « Ainsi Dieu, qui parla jadis, ne cesse de converser avec l'Epouse de son Fils bien-aimé, et l'Esprit, par qui la voix vivante de l'Evangile retentit dans l'Eglise, et par l'Eglise dans le monde, introduit les croyants dans la vérité tout entière et fait que la Parole de Dieu réside en eux avec toute sa richesse » (*ib.*, n° 8).

Autrement dit, Dieu ne parle pas seulement par un texte, il parle d'abord par le don de son Esprit au cœur de son Eglise. N'oublions pas en effet que c'est « par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité » (*ib.*, n° 4) que le Christ achève la révélation. Or cette mission est toujours actuelle et c'est elle qui prolonge jusqu'à nous l'événement rédempteur, qui est lui-même porteur de révélation. Le P. de Caussade s'est exprimé là-dessus de manière fort suggestive : « Jésus-Christ hier et aujourd'hui et jusqu'à la fin des siècles... Combien faudrait-il écrire d'évangiles pour faire l'histoire de tous les moments de cette vie mystique de Jésus-Christ... puisque tous les temps à proprement parler ne sont que l'histoire de l'action divine. Le Saint-Esprit a fait marquer, en

5. Scott Holland, cité par A.M. RAMSEY : *La résurrection du Christ*, p. 30.

caractères infaillibles et incontestables, quelques moments de cette vaste durée ; il a ramassé dans les Ecritures quelques gouttes de cette mer. A la manifestation de la vérité de Dieu par la parole a succédé la manifestation de sa charité par l'action. Le Saint-Esprit continue l'œuvre du Sauveur. En même temps qu'il assiste l'Eglise dans la prédication de l'Evangile de Jésus-Christ, il écrit lui-même son propre évangile, et il l'écrit dans les cœurs. Toutes les actions, tous les moments des Saints sont l'Evangile du Saint-Esprit⁶. »

Mais, depuis Vatican II, c'est une voix plus autorisée, la voix même de l'Eglise qui nous donne le même enseignement : « Dans la vie de nos compagnons d'humanité plus parfaitement transformés à l'image du Christ (cf. 2 Co 3, 18), Dieu manifeste aux hommes dans une vive lumière sa présence et son visage. En eux, Dieu lui-même nous parle, il nous donne un signe de son Royaume et nous y attire puissamment, tant est grande la nuée de témoins qui nous enveloppe (cf. He 12, 1) et tant la vérité de l'Evangile se trouve attestée » (*Lumen Gentium*, n° 50). Le Concile ne fait que reprendre à son compte la conception du Nouveau Testament, selon laquelle la Parole divine entre en symbiose si étroite avec ceux qui la reçoivent (cf. Jc 1, 21) qu'ils deviennent eux-mêmes une manifestation de cette Parole. Comme il est dit dans les Actes des Apôtres et les Epîtres de saint Paul, « la Parole grandit », elle « poursuit sa course », ce qui doit s'entendre de sa manifestation dans l'Eglise toujours en croissance⁷.

Cette actualité permanente de la Parole de Dieu justifie notre souci de la rechercher dans les personnes et les événements de notre temps. Surtout si nous prenons mieux conscience que « l'Esprit du Seigneur remplit l'univers » et que son action déborde largement les contours visibles de l'Eglise. Mais de même que l'Esprit de vérité renvoie constamment à Jésus⁸, de même l'histoire présente, en tant qu'elle est histoire de salut, nous renvoie constamment à l'Événement du Christ tel qu'il est consigné dans les Ecritures. Lui seul est la source et lui seul donne le sens définitif de tout ce que nous vivons aujourd'hui. En effet, si

6. J.-P. de CAUSSADE : *L'Abandon à la divine Providence*, I, pp. 33-35.

7. Ac 6, 7 ; 12, 24 ; 19, 20 ; 2 Th 3, 1.

8. Jn 14, 26 ; 15, 26 ; 16, 7-15.

toute l'histoire humaine, de la création à la Parousie, est histoire de salut, il y a une portion privilégiée de cette histoire, c'est-à-dire la trame des événements qui conduisent, à travers bien des crises, depuis l'élection d'Abraham et de sa descendance jusqu'à la venue de Jésus et à la naissance de l'Eglise apostolique, qui constitue l'histoire du salut proprement dite, et qui est comme le sacrement (signe et source) de toute l'histoire de l'humanité en tant qu'histoire de la rencontre de Dieu dans le jugement et le pardon.

Les événements qui se produisent aujourd'hui dans la vie de l'Eglise et du monde ne sauraient donc avoir la même portée révélatrice que les événements de l'histoire d'Israël, du ministère de Jésus et des premiers développements de l'Eglise. Ils reflètent et actualisent. Ils ne sont pas par eux-mêmes la lumière. Ces événements contemporains ne sont pas pour autant négligeables, ou dévalués par le grand événement de l'Incarnation, de la mort et de la résurrection du Christ. Ils sont au contraire illuminés par lui et prennent à cause de lui toute leur densité religieuse. En un certain sens même, ils ne font pas nombre avec lui. L'Événement pascal en effet, qui est le sommet de la Révélation divine, n'est pas un fait situé uniquement dans le passé. Il demeure certes un événement singulier, arrivé une fois pour toutes (Rm 6, 10 ; He 7, 27). Mais sans être répété, il est actualisé dans la liturgie et dans toute la vie de l'Eglise, on peut même dire dans toute l'histoire humaine (cf. *Gaudium et spes*, n° 22, § 5). Aujourd'hui le Christ meurt et ressuscite en ses membres. Mais on ne le sait que parce que lui-même a donné explicitement ce sens à sa mort et à sa résurrection, d'être la Pâque de tous.

L'économie de la révélation manifeste précisément que le Christ seul accomplit et révèle en plénitude le sens de toute existence humaine authentique, c'est-à-dire conforme au dessein de Dieu. S'il fallait représenter graphiquement cette économie de la révélation divine, on n'utiliserait pas un dessin linéaire, mais on formerait deux cercles concentriques autour du point central qu'est Jésus Christ.

Une révélation en ondes concentriques.

Tout en remettant vigoureusement en honneur le culte et l'amour des saintes Ecritures, le Concile a désenclavé la Parole de Dieu. Certes l'Ecriture demeure le foyer lumineux et indispensable de la révélation divine, mais précisément,

comme un foyer, comme un centre, autour duquel se dessinent des ondes concentriques. L'importance des Ecritures n'en est pas relativisée, mais elle est située.

Cette compréhension renouvelée devenait possible, dès l'instant où l'on remettait en valeur la dimension christologique de la Révélation. La « Parole de Dieu », c'est d'abord Jésus Christ vivant. Par conséquent partout où le Christ, le Verbe de Dieu, se révèle, il y a parole de Dieu. Certes il ne se révèle pas partout avec la même clarté et la même plénitude et c'est pourquoi les premiers balbutiements de la révélation divine font désirer la rencontre personnelle et historique de celui qui a les paroles de la vie éternelle, de celui qui dit les paroles de Dieu en plénitude parce que Dieu ne lui a pas mesuré l'Esprit (Jn 3, 34). Le Concile a désenclavé la Parole de Dieu, il ne l'a pas décentrée.

Rappelons quelles sont ces ondes concentriques de révélation et nous y retrouverons naturellement place pour l'intuition spirituelle de nos contemporains.

Révélation à partir de la création.

« Dieu qui crée (cf. Jn 1, 3) et conserve toutes choses par le Verbe donne aux hommes dans les choses créées un témoignage incessant sur lui-même (cf. Rm 1, 19-20) ; bien plus, voulant ouvrir la voie d'un salut surnaturel, il se manifesta lui-même dès l'origine à nos premiers parents. Après leur chute, par la promesse d'un rachat, il les releva dans l'espérance du salut (Gn 3, 15). Il prit un soin constant du genre humain pour donner la vie éternelle à tous ceux qui, par la fidélité dans le bien, recherchaient le salut » (*Dei Verbum*, n° 3).

Le Concile, reprenant ici des données scripturaires, reconnaît donc qu'il existe une première révélation divine antérieure à celle de l'Evangile et même de la Loi. Or il faut bien nous garder de comprendre cette antériorité dans le sens d'une pure succession chronologique au cours de l'histoire, comme si la révélation à partir de la création disparaissait devant la révélation évangélique et n'avait plus de raison d'être, et comme si « l'humanité primitive » était simplement à situer en arrière dans le temps, alors que ces textes, comme ceux de Rm 1-2, visent toute fraction d'humanité qui n'a pas encore été « évangélisée » par l'annonce explicite de Jésus Christ, de quelque siècle de l'histoire humaine qu'il s'agisse, et quel que soit le degré de culture auquel ce groupe humain est parvenu.

L'intérêt de ces textes bibliques repris par le Concile est de nous enseigner que la création, l'histoire et la conscience de l'homme sont une première communication du Verbe, de la Parole de Dieu. Ce n'est pas pour rien qu'est évoqué par mode de référence le texte du Prologue de saint Jean selon lequel tout a été créé *par le Verbe* et en lui. On pourrait y joindre l'affirmation que « de tout être le Verbe était la lumière », mais justement ce Verbe qui commence de se révéler n'est autre que Celui qui s'est incarné en Jésus. Il n'y a pas deux objectifs étrangers l'un à l'autre dans la révélation divine. Si, par la création, l'histoire et la conscience, Dieu se révèle à l'homme, c'est en vue de lui procurer « un salut surnaturel⁹ ».

Or nous pouvons remarquer que les médiations de cette première révélation du Verbe correspondent pour une large part à celles que nous connaissons dans « l'événement » comme lieu de la Parole de Dieu. D'abord rien ne nous oblige à restreindre la création par laquelle Dieu se rend à lui-même un incessant témoignage à la création *matérielle* : pourquoi ne pas envisager la création en toute son ampleur et spécialement en sa dimension humaine ? D'ailleurs c'est bien ce que fait l'Écriture — et le Concile à sa suite — en mentionnant explicitement l'histoire et la conscience.

L'histoire, comme lieu de révélation de la bonté de Dieu envers l'humanité, était mentionnée en Ac 14, 17 : « Dieu n'a pas manqué de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel pluies et saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de félicité. » Dans l'homme qui vit en ce monde à la recherche du bonheur, dans une lutte incessante mais victorieuse avec la nature, transparait le témoignage de l'amour de Dieu. Paul dit une chose analogue en Ac 17, 26-28 : « S'il a fait habiter sur toute la face de la terre tout le genre humain, issu d'un principe unique, s'il a fixé aux peuples les temps qui leur étaient départis et les limites de leur habitat, c'était afin que les hommes cherchent la divinité pour l'atteindre, si possible, comme à tâtons et la trouver ; aussi bien n'est-elle pas loin de chacun de nous. C'est en elle en effet que nous avons la vie,

9. La traduction de *supernae salutis*, dans le texte de D.V. n° 3 cité plus haut, est faible et presque pauvre dans la mesure où elle laisserait entendre que dans le dessein de Dieu il y aurait eu comme deux types successifs de salut.

le mouvement et l'être. Ainsi d'ailleurs l'ont dit certains des vôtres : car nous sommes de sa race. »

On a l'impression que l'apologétique juive transpose ici et universalise l'expérience qu'a faite Israël de la rencontre de Dieu à travers son histoire, en tant qu'elle est une histoire de progrès, de libération, de salut. Ce lieu de la révélation, c'est ici les différentes cultures et civilisations dans lesquelles se déploie l'humanité à partir de l'acte créateur, pour en manifester toutes les richesses et toutes les virtualités (c'est pour cela que Paul rappelle « le couple unique » et non pour enseigner formellement le monogénisme !). Ce déploiement n'est pas seulement quantitatif, il est culturel ; c'est l'humanité qui prend son essor et dans cet essor, Paul voit une quête obscure de la divinité, une possibilité de la saisir même comme à tâtons. Dans sa croissance, l'homme s'expérimente comme étant lui-même apparenté à Dieu. Jean XXIII parle-t-il autrement dans *Pacem in terris*¹⁰ ?

Cette histoire médiatrice de révélation divine est l'histoire d'un drame dans lequel l'homme expérimente sa chute, mais se perçoit tout de même invité à l'espérance. Le Concile renvoie au Protévangile de Gn 3, 15. Certes, les moyens concrets par lesquels Dieu a fait saisir à l'humanité primitive la persistance de sa bienveillance, même à l'égard d'un monde pécheur, sont pour nous très obscurs. Mais le récit de Gn 3-4 n'exclut pas des médiations aussi simples et quotidiennes que les premiers progrès culturels de l'humanité. Yahvé manifeste sa sollicitude envers nos premiers parents en les couvrant de tuniques de peaux (Gn 3, 21) : ce qui ne vise pas seulement à les protéger contre les intempéries mais à garantir le respect des personnes dans un monde qui est désormais blessé par le péché. De même la maternité d'Eve après la faute en Gn 4, 1 semble bien présentée comme l'un des signes de la miséricorde du Seigneur. Et l'on pourrait poursuivre en cette direction la lecture de Gn 1-11, jusqu'à ce que l'on arrive à l'élection d'Abraham, qui n'est rien d'autre que la mise en œuvre du moyen terminal, qui portera à son accomplissement la bénédiction que Dieu destinait et destine toujours à l'humanité primitive. A son tour, la bénédiction d'Abraham s'accomplit en Jésus.

Quant à la conscience, c'est depuis Rm 2 un lieu com-

10. *Pacem in terris*, n° 45 (texte cité *supra*, p. 99).

mun que de la reconnaître comme médiatrice de la Parole divine, en tant que cette parole est directive de vie. Il ne serait pas artificiel de reconnaître en ces « païens » dont parle l'Apôtre et qui « par la constance dans le bien recherchent gloire, honneur et incorruptibilité » (Rm 2, 7), les personnes en lesquelles nos révisions de vie découvrent sans peine tant de valeurs vécues dans la ligne de l'Évangile. Or, c'est par rapport au Christ que, sans le connaître encore, se situent ces personnes. C'est tout juste si saint Paul n'en fait pas clairement des membres de la Nouvelle Alliance, quand ils les présente comme « montrant la réalité de cette loi inscrite dans leur cœur » (Rm 2, 15 ; cf. Jr 31, 31). Le Dieu qui parle en leur conscience, c'est déjà le Dieu de Jésus Christ, le Dieu de la « vie éternelle ».

Remarquons enfin qu'il serait simpliste d'imaginer que cette économie de révélation par la création, l'histoire et la conscience, soit périmée, sous prétexte que nous avons maintenant reçu l'Évangile. Indépendamment du fait que tous les hommes n'ont pas encore pu recevoir l'Évangile, la création, l'histoire et la conscience ne sont pas abolies par l'Évangile, qui n'est pas venu « détruire, mais accomplir ». Ces réalités gardent donc leur fonction providentielle de signes de la Parole de Dieu. Seuls ceux qui ont reçu l'Évangile en comprennent désormais pleinement le sens. Mais par ailleurs ils ne pourraient même pas saisir le sens des paroles de l'Évangile, s'ils n'étaient pas des hommes vivants, en quête de bonheur, de réussite, de développement, de bien et de justice. Autrement, ils ne comprendraient même pas le premier mot des béatitudes : « Bienheureux ».

Révélation à partir de l'histoire d'Israël.

Le deuxième cercle concentrique de révélation, *c'est l'histoire du Peuple élu*, telle qu'elle a été expérimentée par lui et consignée dans les Écritures.

Il faut bien se garder de juxtaposer matériellement cet élément au premier. C'est la même révélation qui se poursuit, mais qui va se faire plus claire et plus précise, dans une portion d'humanité que Dieu se choisit, et qu'il initiera à la lecture du monde et de l'histoire selon son dessein, en lui envoyant ses prophètes et tous les autres inspirés. Il faudrait montrer comment la Promesse divine vient se greffer au cœur même du projet humain qui se cherche dans « l'humanité primitive » (Gn 1-11). Israël reprend à son

compte le désir d'être un peuple nombreux, efficace, vivant, développé, uni ; un peuple de frères, dans lequel il n'y aurait aucun pauvre, un peuple qui apprendrait à chercher le droit et la justice (Gn 18-19), et qui vivrait en alliance avec Dieu. Mais comme cette humanité primitive, il s'expérimente lui aussi pécheur, et les prophètes le lui disent avec force : « Tu es bien toi aussi de la race de Canaan » (Ez 16). Comme elle, et plus qu'elle, grâce au don de la Loi, il reçoit la « superconnaissance du péché » (Rm 7), et comprend qu'il ne pourra s'en tirer que par le don gratuit d'un cœur nouveau. Il chemine de la rédemption d'Égypte à la rédemption du péché (Ps 130).

En même temps, au cœur de cette histoire, il « fait l'expérience des chemins de Dieu vers les hommes (*Dei Verbum*, n° 14) : en particulier, il expérimente que la fidélité du Seigneur l'emporte toujours infiniment sur l'infidélité de l'homme, et que le Règne de Dieu arrive par les voies inattendues d'apparente folie et de pauvreté. Enfin, il découvre progressivement à quel point Dieu se veut proche de son Peuple ; il est « le Dieu-avec ». L'Alliance prend de plus en plus de profondeur et d'intimité, jusqu'à s'exprimer en termes de filiation et de fiançailles. Mais, encore une fois, tout cela n'est pas dit à Israël en dehors de la recherche qu'il fait d'être un peuple dans l'histoire, d'avoir sa place au soleil et de réussir.

C'est pourquoi l'exégèse qui voudra montrer l'actualisation de l'Écriture et spécialement de l'A.T. devra toujours resituer le texte non seulement dans son contexte littéraire, mais dans ce contexte vivant de l'élection d'un peuple chargé de reprendre à son compte la vocation de l'humanité tout entière. Alors, sans artifice, le commentateur fera le lien avec l'actualité de l'événement.

Révélation en Jésus Christ.

Enfin, le centre, le cœur et le résumé de toute la Révélation, c'est le *Christ lui-même* ; le Christ reprenant à son compte et accomplissant en la dépassant encore la vocation du peuple élu. Aussi, peut-il être désigné comme « le Fils de l'Homme », c'est-à-dire l'Homme par excellence, l'Homme définitif selon le dessein de Dieu. A-t-on suffisamment remarqué, que dans le quatrième Évangile, pourtant si théologique et théocentrique, la foi en Jésus est définie aussi comme la foi en l'homme ? « Crois-tu au Fils de l'Homme ? » demande Jésus à l'aveugle-né (Jn 9, 35). Et quand Pilate

présente au monde le Christ vêtu en roi de dérision, mais justement roi authentique dans sa pauvreté et sa parfaite obéissance au Père jusqu'à la Croix, il dit « Voici l'Homme » (Jn 19, 5). C'est en cet Homme-là qu'est révélé le Père (Jn 14, 9).

« La profonde vérité que cette Révélation manifeste, sur Dieu et sur le salut de l'homme, resplendit pour nous dans le Christ, qui est à la foi le Médiateur et la plénitude de toute la Révélation » (*Dei Verbum*, n° 2).

« L'économie chrétienne, étant Alliance nouvelle et définitive ne passera donc jamais, et aucune nouvelle Révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus Christ » (*Dei Verbum*, n° 4).

Donc, n'attendons pas dans l'événement, aujourd'hui, une parole de Dieu qui n'aurait pas été dite, mais écoutons-la comme une phrase dont le Verbe et le sens est Jésus Christ.

Paul BONY.